

Le diable au corps

Raymond Radiguet

(1923)

Document paru dans un numéro spécial des Nouvelles littéraires, consacré à Raymond Radiguet suite à son décès en décembre 1923.

F..., le 24 décembre 1920

Ma bien-aimée Marthe,

Ma chère et tendre épouse,

Dans l'oppressant silence de ce dimanche de fin décembre, que seul vient troubler de temps à autre le mugissement du vent se glissant entre les branches désormais dépouillées de leur verdoyant ornement, je ne parviens à trouver remède à mon abattement. Lancinante s'avère en effet la douleur venant du plus profond de mon cœur depuis que j'eus vent des propos calomnieux dont vous fîtes très récemment l'objet. Jamais encore, je ne connus pareille souffrance qu'en cet instant où malencontreusement il me fut donné l'occasion de surprendre quelques bribes de conversation qui ne sont à mes yeux que pure diffamation : « Elle n'aimait déjà plus Jacques quand elle l'épousa. » « Pourtant, quels que fussent les soupçons des familles, personne ne pensait que l'enfant de Marthe pût avoir un autre père que lui. » « Au fond, Mme Grangier admirait Marthe de tromper son mari, ce qu'elle-même n'avait jamais osé faire, soit par scrupules, soit par manque d'occasion. Sa fille la vengeait d'avoir été, croyait-elle, incomprise. » Vous le savez, je ne suis point le genre d'homme à accorder une quelconque importance aux affabulations et élucubrations de commères en manque de distraction. Cependant, comment rester insensible à de telles rumeurs nées de la trahison de ceux que je considérais pourtant comme nos amis les plus intimes ? Mais surtout, comment me serait-ce possible de ne prêter attention à de telles accusations entachant non seulement votre réputation, mais suscitant également de nombreuses interrogations à propos de notre bien-aimé garçon ? « Le bonheur ne réside pas dans la considération des voisins », me diriez-vous certainement avec cette sagesse qui vous fut si coutumière. « [Vous] ét [iez] [en effet] comme ces poètes qui savent que la vraie poésie est chose "maudite", mais qui malgré leur certitude souffrent parfois de ne pas obtenir les suffrages qu'ils

méprisent. » « L'amour qui est l'égoïsme à deux sacrifie tout à soi, et vit de mensonges », j'en suis plus que conscient. Mais puis-je réellement croire ne serait-ce qu'un seul et unique instant que durant tout ce temps, où vaillamment je risquai ma vie au nom de notre très honorable patrie, vous trouvâtes jouissance dans les bras d'un jeune amant ? Puis-je seulement imaginer qu'en ces sombres nuits où je m'abandonnai à la détresse jusqu'à en oublier ma hardiesse, vous cédâtes aux caresses d'autres mains que les miennes ? Auriez-vous été capable d'une telle trahison envers celui qui fut votre mari ? Êtes-vous vraiment coupable de ces actes plus qu'abjects que l'on vous impute ? Par ailleurs, « jugez de ma stupeur quand je sus que la distraction des Martin était de se tenir sous votre chambre vers la fin de l'après-midi » afin soi-disant de se délecter des bruits de vos ébats passionnés. L'idée que vous pourtant si pudique ayez pu vous adonner à un si diabolique spectacle ne m'apparaît que comme pure infamie. Quel scandale que de vous accuser d'une telle pornographie ! Quel éhonté mensonge que cette sulfureuse liaison ! Car j'aime à croire que tout ce que j'entends au sujet de vous et de cet homme — qui d'ailleurs selon les dires n'en fut point encore un à l'époque des faits — n'est que pure absurdité. Imaginer tant d'obscénité de votre part n'est pour moi que pure cruauté. Toutefois telle la lueur des flammes dansant dans l'âtre de votre chambre d'enfant où j'apprécie de me recueillir en compagnie de notre fils, je ne peux empêcher par moment de sentir vaciller mes certitudes. Car s'il est vrai qu'« aucun âge, [mais surtout qu'aucun cœur épris d'amour] n'échappe à la naïveté », « les vrais pressentiments se forment à des profondeurs que notre esprit ne visite pas. Aussi, parfois, font-ils [naître en nous doutes et soupçons nous poussant à] accomplir des actes [dont nous ne pensions être capable un jour] ». Par ailleurs, je dois l'avouer — et peut-être suis-je en train de chercher quelque excuse afin de justifier ce que je m'apprête à faire — « nous sommes toujours avides de surprendre ce qui touche aux êtres que nous aimons ». Jusqu'à présent, je me suis toujours interdit de fouiller dans ce qui fut votre intimité et de lire vos carnets. Était-ce simplement par respect à votre égard ? Ou cette retenue s'expliquait-elle uniquement par la peur inavouée de ce que cette lecture allait éventuellement me révéler à votre sujet ? « Les moments où on ne peut pas mentir sont précisément ceux où l'on ment le plus, et surtout à soi-même. Croire une femme « au moment où elle ne peut mentir », c'est croire à la fausse générosité d'un avaro. » M'apprêtais-je ainsi réellement à y découvrir les vices dont on me fit si froidement le récit ? Ou n'éprouverai-je ensuite plus que remord et culpabilité de vous avoir cru capable de tant de perversité ? Vais-je trouver au plus profond de moi la force d'affronter cette vérité qui peut-être me fera vous perdre une seconde fois ? Mes mains tremblent tandis que mon regard ne cesse de se poser sur ce cahier aux pages cornées, jusqu'alors dissimulé parmi divers effets vous ayant appartenu. Cependant — et je vous prie de m'en excuser — suite à tant d'épreuves surmontées, je dois vous admettre que je n'éprouve désormais plus qu'une immense lassitude ainsi qu'un pressant besoin de certitude. Car aussi douloureuse que s'avérera la

vérité, je souhaite que celle-ci m'aide enfin à trouver un semblant de paix, mais surtout qu'elle me rend assez fort pour me passer de votre amour.

Jacques

Lettre découverte par le jeune Raymond Radiguet lors d'une de ses déambulations dans un cimetière marnais. Cette dernière était posée sur une tombe, au milieu des fragments d'un carnet appartenant certainement à la défunte en question.